

## 1

Il ouvrit la porte de sa loge et se laissa tomber dans le fauteuil de cuir sombre. L'éclairage de la pièce était doux. Les murs étaient tendus de tissu bleu et, face au fauteuil, un grand miroir laissait voir, au fond, une armoire et un portemanteau. La décoration était sobre, presque austère. Il aimait ce genre d'endroits froids où sa vitalité occupait tout l'espace.

Il entendait encore les applaudissements de la salle. Il voyait encore les visages avides, tournés vers lui, réagissant au moindre de ses propos. Au moindre, c'était peut-être exagéré. Mais son discours était suffisamment caricatural, musclé, viril. En province, il fallait savoir leur parler. Ne pas faire dans la nuance, le subtil. Balancer de la testostérone à gros jets. Chacun en prendra sa part. Et il y en aura pour tout le monde.

Le discours d'un élu local succéda au sien. Il écouta quelques minutes sa voix assourdie. Pas de corps, pas d'emphase. C'était plat. Ça n'irait pas loin, tout ça. Ça ne franchirait pas les limites du département... Pas besoin de l'écouter, cet abruti. Il ne lui fera pas d'ombre ce soir. Il allait essayer de récolter l'émotion que lui, avait semée. Mais rien! Il ne récoltera rien. C'était pour lui qu'ils étaient venus ce soir. Combien? Deux cents? Trois cents? Salle pleine en tout cas. Pour lui seul.

Une vraie rock-star, se dit-il.

Il avait vu les visages des personnes aux premiers rangs. C'est rare. Un défaut d'éclairage certainement. D'habitude, il ne voit personne. Il est seul face à une entité indistincte, qui bruisse, qui vibre. Une entité qu'il devine dans l'obscurité. Qu'il sent frémir, bouger. Dont il perçoit l'odeur. L'odeur à nulle autre pareille de la foule, du groupe. Un peu lourde, chaude, écœurante. Qui monte à lui des sièges à la scène.

Ce soir, il les a vus. Et c'était édifiant. Au premier rang, les huiles du parti. Després au centre. Au deuxième, quelques célébrités locales. Au troisième, une flopée de conseillers. Quelques rangs inconnus et ensuite, tout était flou. La masse bruissante et indistincte... Ces hommes et ces femmes à qui il s'adresse et qu'il ne connaît pas.

Lopez a surtout guetté Després. Il n'a presque parlé qu'à lui sans jamais lui accorder un regard. Dans la partie d'échecs qu'ils ont entamée depuis plusieurs années, il a joué un joli coup ce soir. Et Després l'a compris ! Son sourire crispé lors des applaudissements... Quelque chose qui évoquait une ingestion massive et soudaine de maquereaux marinés au vinaigre.

Il dénoua sa cravate bleue. Juste pour respirer un peu, jouir quelques instants de son avance. Parce que demain, ce sera le discours de Després. Et là, pas de nobliau de province au verbe famélique. Ça sera du lourd... Il dénoua un peu plus sa cravate. Juste un peu plus. Juste pour respirer un peu mieux. Il faisait chaud dans ce bled méditerranéen.

Juste un peu dénouée la cravate parce qu'après, acte deux. Il y avait le cocktail avec les élus du cru. Là, on la remettra

en place, la cravate. Parfaite, la cravate. Beau bleu... Élyséen... Elle ferait bien sur une photo officielle, au Palais, dans le Salon Doré... Il la lissait de façon sensuelle, en se regardant dans le miroir. Edith s'en chargera. Où est-elle Edith, justement ?

– Edith!!!

Du whisky, du bon, du très bon. De l'élite. Il lui fallait son verre de whisky. Juste un. D'abord parce qu'il l'avait mérité. Il est allé les chercher, les bouseux du Sud. Au fond de leurs sièges! Et il les a levés! Dressés! D'enthousiasme! Ça méritait bien un whisky japonais. Marque confidentielle. Edith seule pouvait y toucher. Edith y pourvoyait. Edith ?

– Edith!!!

Putain... Où était-elle? Il jura entre ses dents. Il le lui fallait pourtant, son whisky avant le cocktail. Parce que son whisky, c'était son armure. Il le buvait lentement, les yeux fermés. Et le whisky, tout aussi lentement, tapissait l'intérieur de son corps d'une infime couche de protection qu'il imaginait légèrement ambrée. C'est comme ça, légèrement ambré de l'intérieur, qu'il pouvait affronter les cocktails avec les locaux.

Parce que le cocktail, une fois la cravate remise, c'était quelque chose! Dégustation du picrate local. Avec force enthousiasme pour le producteur de cette..., de ce..., de ce produit local, voilà... Content qu'il le reste, local, justement... Trouver les mots, dithyrambiques pour qualifier tout ce qu'il mangeait, tout ce qu'il buvait. Dithyrambiques parce que partout où il allait, il rencontrait des hommes et des femmes

qui pensaient tous détenir la recette du savoir vivre heureux, savoir manger, savoir boire. Ici, le soleil. Là-bas, la chaleur humaine et la solidarité... Et parfois, souvent, c'était quand même dégueulasse. Ici et là-bas.

Alors le whisky japonais. Comme un secret, un pacte au fond de soi. Inaltérable. Inatteignable. Le whisky entourait un truc en lui et le préservait pur, intact. Il n'avait pas encore défini ce truc. Mais la méthode était efficace. Et ça, c'était bien. Il gloussa un peu. Imaginer qu'il y avait encore un truc pur en lui, ça le faisait glousser. L'idée seule était déjà marrante.

Penser aux tapes dans le dos aussi. Il avait lu ça dans « Belle du Seigneur ». Marie-Sophie avait voulu qu'il le lise. Belle idée ! Il l'avait érigée en additif mécanique à sa communication. Légères mais viriles. Ça leur plaisait aux édiles locaux, les tapes. Pas systématiques, pas identiques. Fallait qu'il dose. Certaines ostensibles, d'autres plus discrètes, presque intimes. Celles-ci pour les « précieux ». Préfets, maires. On ne descendra pas plus bas. Intimes et accompagnées d'une phrase ou deux de connivence, à voix basse.

Il était long, le chemin jusqu'à l'Élysée... Jalonné de tapes, de phrases de connivence à voix basse, de dégustations de picrate. En nombre incalculable, vertigineux. Enfin, l'Élysée... Avant, il fallait viser Bercy, Beauvau ou Matignon. Matignon... Il répéta le mot à voix basse, comme un secret d'amoureux. Matignon ! Ça aurait du lustre, Matignon ! Il bomba le torse sans s'en apercevoir. Oui, mais casse-gueule. Difficile de passer de Matignon à l'Élysée. Délicat, tout ça. Fallait y penser. Beaucoup. Machinalement, il passa sa main sur sa joue, pour

vérifier son rasage. En parler aussi. Peu. Avec Anne-Elizabeth. Et Alain. Mais séparément. Comme ça, en passant.

Fallait surtout bouffer des kilomètres de sauciflard, de rillettes, de tapenade, serrer des pognes à s'en bousiller les jointures, sourire à des bonnes femmes qui se trémoussaient, complimenter les vieilles, jeter un fugitif regard de braise aux jeunes qui ne se trémoussaient pas, un regard chaud mais presque clandestin. Qui devait être vu tout de même, sinon, quel intérêt? Bon, on dira jusqu'à cinquante ans à peu près, pour les regards de braise. Après, je ne suis plus crédible. Il croisa son regard dans le miroir. Crédible! Il sourit.

Son sourire s'élargit. « Ah! Edith! ».

Elle entra, Edith, avec la bouteille, le verre et les deux glaçons de pierre qui accompagnent le whisky à la température idéale sans le corrompre avec de l'eau. Edith avait pensé à tout. Edith s'était occupée de tout. Edith le servait. Et il se détendait. Il put parler.

– Edith, j'étais comment? C'était bien, non?

– Je vous ai trouvé formidable Monsieur. Et toute la salle était debout.

– Où est Blancas? Jamais là quand j'ai besoin de lui! Putain, ces énarques, faut toujours être derrière... C'est impressionnant la faculté qu'ils ont de s'intéresser à l'inutile!

– Il discutait avec le Maire de F. Il y a deux minutes.

– Il discutait avec le Maire? Mais pour qui il se prend, ce petit con? C'est moi qui le paie ou le Maire de F.? Allez me le chercher, Edith! Et ramenez-le moi par la peau des couilles, s'il le faut. Mais s'il n'est pas là dans les trente secondes, je

le pistonne pour un boulot peinard. Garde municipal à F. Puisque ça le branche ! Par la peau des couilles, Edith !

Il hurlait, son verre vide à la main, sa cravate défaite. À « couilles », il croisa son regard dans le miroir à nouveau.

« Crédible ? ».

Il éclata de rire.

« Quand je pense à Després et ses rails de coke pour tenir le coup. Putain ! Pourvu que je n'en arrive pas là... »

Il pensa donc à Després et ses rails de coke pour tenir le coup, que la presse présentait comme son principal rival, son ennemi intime.

« Rival ? Conneries, tout ça ! »

N'empêche qu'intime, ce n'était pas complètement faux...

Et Beauvau, Després, ça pourrait se faire. Là, ce serait lui qui se retrouverait le bec dans l'eau. Ça serait même une catastrophe... Oui, mais ce n'était pas fait. Et tant que ça n'était pas fait, tout était possible. Et puis, joli coup de lui avoir débauché Blancas. Décapité, le team communication de Després ! D'ailleurs, sa dernière déclaration sur le vote des étrangers puait l'amateurisme. Celle sur la réforme de la justice encore plus. Il se frotta les mains de contentement. Il gloussait encore quand Blancas entra dans la loge.

– Ah ! Alain ! Le ton était doux. Faudrait pas qu'il lui prenne l'envie, à Blancas, de retourner chez Després.

– Alors, Alain ? Vous avez tâté l'ambiance chez nos amis ? Alors, alors ?

Blancas était discret, mesuré dans ses formulations. Il marquait toujours un temps d'arrêt avant de parler. Histoire d'impulser un rythme. De créer une attente. Il avait entendu dire que Jacques

Pilhan procédait ainsi. Il ne savait pas si c'était vrai. Beaucoup de légendes circulaient sur Pilhan. Mais il ne négligeait aucun détail, Blancas. Il voulait devenir le Pilhan du XXI<sup>e</sup> siècle.

– Votre discours a été très apprécié, Monsieur. Vous avez trouvé les mots justes. Beaucoup d'effet.

– C'est vous qui avez écrit mon discours, Alain...

– C'est vous qui lui avez donné vie, Monsieur...

Il était onctueux, Blancas. Tout en rondeurs, obséquieux même. C'était plutôt une qualité pour sa fonction. Mais efficace, doué, sans aucun doute.

– Asseyez-vous, asseyez-vous, Alain. Un whisky?

– Non merci.

– Et le Maire de E., alors? Comment l'avez-vous senti?

– Il est des nôtres... Depuis toujours. Et c'est du stable;

– Le Nouvel Obs a dit, il y a quelques semaines, qu'il avait vu Després, et qu'il s'était rallié à son équipe...

– Intox! Selon lui, la rencontre proprement dite n'aurait même pas eu lieu. Ils se sont croisés au restaurant, à Paris, sur les Champs. Pur hasard. Se sont serré la main. Ont échangé quelques phrases. Rien de plus. Pure courtoisie.

– Oui, oui...

– D'ailleurs, il n'y a pas eu de photo.

– Ouais...

– Mais il est gourmand. Il estime que sa fidélité a un prix. Son soutien coûterait cher.

– Cher?

– Secrétaire d'État... Il vous en parlera lui-même. Il a un projet. Qui tient plutôt bien la route. Je voulais juste vous prévenir.

- Pour qui il se prend ce con ? F., c'est le centre du monde ?
- Je vous préviens. C'est tout.

La voix contenait une petite nuance de reproche. Il ne dit plus rien d'intelligible, Blancas. Sur son échiquier théorique, les individus étaient plus faciles à placer. L'humanité était tout de même assez dérangeante. Il marmonna et quitta la pièce. André Lopez s'affala dans son fauteuil. Et c'est alors qu'il l'aperçut.

Dans le miroir. Il vit d'abord deux yeux sombres, immenses. Il ne vit que ça. Comme si cet individu n'était que des yeux, qui le regardaient. Des yeux qui le dévisageaient. Qui l'engloutissaient. Sans agressivité mais avec une curiosité qui semblait sans limites.

- André Lopez sursauta. Il dit, d'une voix qu'il voulait forte :
- Que faites-vous ici ?

Les yeux sombres se mirent à bouger et André Lopez, qui s'était retourné, vit un homme jeune, très jeune même. Un adolescent, peut-être. Grand, brun, les cheveux courts. Il était debout entre la porte et l'armoire. Il restait immobile. Silencieux. Il continuait à regarder André Lopez, calmement.

Il commença à se sentir mal, André Lopez. Un demeuré peut-être ? Il lança d'une voix plus douce, comme s'il parlait à un animal farouche :

- Tu veux quelque chose ? Une dédicace ?

Le garçon sourit. Puis, toujours silencieux, ouvrit la porte et disparut. Laissant André Lopez stupéfait, son verre de whisky vide à la main.

C'est au moment où il sentit le revolver sur sa nuque qu'il comprit que ce n'était pas une mauvaise blague de potaches.

Il était presque allongé, à l'arrière d'une petite voiture. La fille était assise à côté de lui. Le siège était dur, en tissu. Mauvaise qualité. La voiture sentait aussi. Odeur lourde d'un endroit qui a pris la pluie et qui n'a pas été aéré. C'était vraiment très désagréable. Il y avait une couture en relief qui courait le long du siège. Il le savait puisqu'elle lui meurtrissait la joue gauche.

Il fut surpris de ne pas sentir le froid du revolver. Il s'était toujours figuré que l'acier était froid. Peut-être l'avait-il lu dans un polar ? Comment l'aurait-il su autrement ? Et là, le canon du revolver était bien enfoncé dans sa nuque. Pas de doute. Il l'avait vu tout à l'heure dans la loge. Il l'a vu à nouveau quand la fille s'était assise dans la voiture après lui. Un petit revolver mat. Discret, mais réel.

Puis, la fille l'avait obligé à poser sa tête sur la banquette. Assez brutalement. Nerveusement plutôt. Il avait touché sa cuisse avec son front, sans le vouloir. Elle s'était écartée. Même à travers le jean, elle ne semblait pas vouloir de contact avec lui. L'acier froid, c'est une connerie, pensa-t-il à nouveau. Il

était tiède, ce canon de revolver. Peut-être parce que la fille l'avait gardé au chaud, dans son blouson, pendant le discours. Putain, le service de sécurité! Je vais en toucher en mot à Damien, de son service de...

Il ne finit pas de penser sa phrase. Il aimerait bien le revoir, là, Damien. Et lui expliquer que laisser entrer une gonzesse avec un beau cul mais un revolver dans son blouson, ce n'était pas ce qu'on lui demandait. Il aimerait bien parce que, même si ce n'était plus une blague de potaches, ça puait, cette histoire. Comme la voiture.

Il essaya de se concentrer sur ce qui l'entourait. La voiture, d'abord. Petite, pas récente, pas puissante non plus. Il lui semblait avoir vu un logo Peugeot mais il faisait sombre. Le moteur était poussif, c'était certain. Il se souvint d'un bruit de ferraille quand la fille a fermé la portière. Bon, une vieille voiture, petite, peut-être une Peugeot.

Devant, deux hommes. L'un conduisait, l'autre le guidait. Ils se sont trompés une fois et le conducteur a juré entre ses dents. L'autre n'a rien dit. André Lopez, en homme politique expérimenté, sentait tout de suite les dominances ou les liens hiérarchiques entre les êtres. Ici, le chef, c'était le conducteur. L'autre se taisait. C'était sur le chef qu'il fallait qu'il concentre ses efforts. Il ne voyait pas son visage, juste ses mains sur le volant, dans la pénombre. Pas de bague, pas de montre. Des mains jeunes. Des cheveux courts. C'était maigre tout ça.

Il avait dû bouger la tête pour essayer de distinguer un peu plus le conducteur puisque la fille lui a enfoncé plus

profondément le canon du revolver dans la nuque. Okay... Il ne bouge plus, il attend. La pression descendit et le canon recula un peu.

Il se détendit. Et essaya de se souvenir de l'enchaînement des événements. Le curieux gamin dans la loge, d'abord. Un muet ? Puis, le gamin parti, il se rassit. Dans le fauteuil de cuir noir, en face du miroir. Il se relaxa, ferma les yeux, s'assoupit peut-être. Quelques minutes ? Une demi-heure ? Puis, une drôle de sensation. Impérieuse. Comme s'il devait se réveiller. Il ouvrit les yeux et crut mourir de saisissement.

Là, dans le miroir, derrière le fauteuil, une jeune fille le regardait attentivement. Il se leva et se retourna. Se dit que dans ce bled, ils étaient quand même bizarres, les jeunes. Ils entraient sans qu'on les y invite. Ils ne se présentaient pas. Ils regardaient, ils regardaient...

Alors il salua la jeune fille. Qui ne répondit pas. Lui demanda ce qu'elle voulait. Il parlait très doucement. Il pensa que s'il lui parlait trop fort, elle ferait comme l'autre, tout à l'heure. Elle sourirait et elle le planterait là, sans un mot.

Elle était jolie. Ça, il le remarqua tout de suite. Blonde ou plutôt rousse. Des taches de rousseur. Des yeux noisette. Son visage fin était un camaïeu de brun et de roux. Il pensa à une petite renarde.

Mais la jolie renarde ne dit rien. Elle semblait frappée de stupéfaction. Il pensa que ça commençait à bien faire, ces gosses qui entraient et qui sortaient sans mot dire, après

l'avoir contemplé comme une bête curieuse. Il se demanda si son discours avait pu être choquant. C'était peut-être ça que la renarde voulait lui dire sans oser le faire. Mais ce discours... et bien, il avait fait le même (à peu de chose près...) à Nantes, la semaine dernière, pour le tester. Et pas d'intrusion de post-ados au regard vide. Alors...

Il s'apprêtait à hurler « Edith » mais la fille sortit un revolver de son blouson et le braqua sur lui.

Il esquaissa un geste d'apaisement de ses deux mains, et elle lui dit :

– Si tu l'ouvres, je te tue !

Bon, bon ! Il aurait des explications plus tard. Le joujou avait l'air vrai et la gamine plutôt déterminée. Il essaya d'évaluer les chances que quelqu'un ouvre la porte à cet instant. Plutôt minces... Edith était montée dans sa chambre se changer pour le cocktail et le dîner. Blancas et Anne-Elizabeth aussi. Et il avait demandé à ne pas être dérangé pour le whisky japonais. C'était un rituel connu de tous.

La fille fit le tour de la pièce tout en gardant le revolver braqué sur lui. Elle saisit son manteau, accroché à une patère. Elle fouilla les poches et en sortit son téléphone portable. Elle sourit et le mit dans la poche arrière de son jean. Elle lui lança le manteau et dit :

– Tu mets ça. Tu marches devant. Tu fais tout ce que je te dis. Et n'oublie pas, je le garde dans ma poche. Si tu fais un truc de con, un truc de politicien, je te fume !

Il pensa que c'était un mot qu'il ne connaissait pas. Mais au vu des circonstances, ça devait vouloir dire buter, descendre. Il aurait bien discuté sémantique avec la petite. Mais il sentait bien qu'elle n'était pas trop ouverte à ces sujets. Il aurait bien aimé aussi qu'elle traitât avec un peu plus de respect son manteau Kenzo avec la jolie doublure. Qui lui avait coûté une petite fortune. Il voulut le lui dire. Il se souvint à temps qu'elle lui avait enjoint de la fermer.

Bon, il allait la jouer, la blague de potaches. Il se demanda quel était l'élu à la con qui a pu avoir eu l'idée de ce truc à la con, dans ce bled à la con. Quelques noms lui vinrent en tête. Il les énuméra mentalement en passant la porte, la fille sur ses talons.

Ils s'engagèrent alors dans un couloir désert. Des bruits de voix, des tintements de verre, des rires s'échappaient d'une double porte ouverte. En passant devant, il vit Després, la main sur l'épaule du préfet. Merde, ce truc à la con me fait rater le début du cocktail.

– Bon, maintenant, ça suffit ! La plaisanterie était bonne mais...

Il s'était arrêté et retourné à demi. Il ne finit pas sa phrase. La fille se colla à lui. Comme si elle ne s'était pas arrêtée de marcher et le percuta. Sauf que ce qui l'avait surtout percuté, c'est le canon du revolver qu'il avait senti dans ses côtes. Puis la voix brutale de la fille :

– Avance !

Il avança, reprit sa marche, le long des murs tapissés. Leurs pas étaient étouffés par la moquette. Ils ne rencontrèrent

personne. Dans le hall d'entrée, il croisa le regard du réceptionniste.

– Bonsoir Monsieur Lopez!

Il parut un peu surpris. Le cocktail venait de commencer. Mais le regard devint un peu complice en se posant sur la fille. Vraiment jolie.

Pour qui je passe? Cette greluce me fait passer pour un satyre priapique. Il ne manquait plus que ça...

Devant l'hôtel stationnait une petite voiture. La fille le fit entrer à l'arrière et s'assit à sa suite. Et voilà... La joue sur la couture de la banquette, le nez dans un courant d'air. Bienvenu, ce courant d'air, dans la puanteur ambiante. Ils roulaient maintenant. En ville, c'est certain. Nice était une grande ville et l'hôtel se trouvait sur la Promenade. Il faisait nuit. Régulièrement, les lampadaires projetaient une lumière blafarde dans la voiture mais, même dans ces moments-là, il était trop mal placé pour voir le visage de ses ravisseurs.

Ravisseurs! Il employait ce mot pour la première fois. Et un frisson lui parcourut l'échine. Glacé... Il pensa que le revolver n'était pas glacé mais son dos, oui... Il se concentra. Tenta de mémoriser le parcours. Bon, il avait raté le début depuis l'hôtel, tout occupé à essayer de découvrir les traits du conducteur.

Tant pis. Il allait essayer à partir de maintenant. Encore en ville. La voiture accélérât et freinait. Elle s'arrêta. Un feu rouge certainement. Ah, ça redémarrait. Une grande ligne droite puis un virage à gauche. Encore une grande ligne droite. Un arrêt. Un drôle de bruit sur la droite. Bizarre ce bruit. Indéfinissable. Un tramway peut-être. La voiture repartit. Elle tourna à droite.

André Lopez essayait de tout mémoriser. Sauf que...

Il ne se souvenait plus si le premier virage était à gauche ou à droite. Il avait toujours eu quelques problèmes à distinguer sa gauche de sa droite. Il essaya de s'en souvenir et s'aperçut qu'il venait de rater un virage...

Puis il pensa qu'il ne connaissait pas Nice. À quoi allait lui servir de mémoriser le trajet ? Il loupait un nouveau croisement. S'en aperçut. Et abandonna...

André Lopez ferma les yeux. Il abandonna donc et s'abandonna lui-même. Il lâcha prise, se laissa porter. Pour une fois, il ne maîtrisait pas, ne dirigeait pas, ne calculait pas.

L'in vraisemblable de la situation lui apparut. Lui, André Lopez, ministrable sous peu si son parti gagnait les élections, premier ministrable peut-être... caché sur la banquette arrière d'une voiture pourrie, conduite par un inconnu, un revolver sur la nuque tenu par une belle renarde. Un autre inconnu mutique sur le siège passager...

Soudain, il n'eut plus d'appréhension mais une folle envie de rire. Ça, si ce n'était pas la blague assez douteuse d'un élu, c'était une première page du Figaro ou de Libé ! Quelle aventure ! Ce qu'il fallait, c'était soigner son attitude. De la dignité, du sang-froid, du maintien ! Très britannique... Il avait tout à gagner à rester calme et admirable.

Il pensait encore à sa britannicité lorsque la voiture s'arrêta et que la fille l'extirpa sans égard pour le manteau Kenzo. Il eut juste le temps de voir qu'il était dans un quartier de

petites maisons de plain-pied, un peu vieillottes. Poussé par la Renarde dans l'une d'entre elle, il entr'aperçut, sur un pilier, un nom, en lettres de fer forgé, « L'Acacia ».